

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Marcel MICHELET

Fenêtres dans le ciel, partie II : En route

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1947, tome 45, p. 20-25

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

FENÊTRES DANS LE CIEL *

II

En Route

L'Esprit et le Cœur.

Je me suis arrêté à Pascal et à Descartes, moins pour leur importance directe dans le domaine poétique (ils le méprisaient aussi bien l'un que l'autre) que pour l'influence indirecte qu'ils semblent avoir eue les siècles suivants et jusqu'à nos jours. Ils peuvent se réclamer de Pascal, les fidèles de l'imagination, du cœur, de la foi, des vertus passives, du mystère ; enfin ceux qui se sentent exilés dans un monde qui n'est pas le vrai et d'où ils essayent péniblement de sortir. Descartes commande à la raison superbe et victorieuse des philosophes, à l'énergique volonté des héros cornéliens, à l'esthétique nette et compassée de Boileau, à la littérature si précisément définitive et humaine (?) de nos auteurs classiques ; enfin à ce clair génie français, dont les bienfaits sont chantés à l'envi par tous ceux qu'offusquerait une clarté plus vive.

Faut-il des noms ? Voici d'abord, défenseurs de la raison, Malherbe, Racan, Maynard, qui n'ont même pas attendu Descartes et Boileau pour « réduire la muse aux règles du devoir ».

Ils sont continués par des Voltaire et des abbé Delille, au sujet desquels la moins désobligeante remarque qu'on puisse faire est celle que s'adressait superbement l'un d'eux : « Je suis clair comme les ruisseaux, parce que je suis peu profond. »

Il est affligeant de penser à la sécheresse artistique où se réduit volontairement tout un peuple, cependant que l'étranger sous un souffle plus libre produit les Goethe, les Byron, les Mozart et les Beethoven.

* Voir *Echos de St-Maurice*, nov. et déc. 1946.

Mais il naît en France également des génies que toutes les entraves ne réussissent pas à étouffer, et qui entrevoient constamment, comme Pascal, le double abîme, sur leur tête et sous leurs pieds. Racine et Corneille ne sont point des bourgeois satisfaits. Le *Cid* nous élève jusqu'au sentiment de l'honneur, et *Polyeucte* jusqu'à l'éternité ; les héros de Racine sont agités entre la terre et le ciel.

Jean-Jacques Rousseau connaît, après Pascal, « ces raisons du cœur » qu'on ne peut pas mesurer ; il sondera toute la misère de l'homme (ou plutôt de la société, étant trop orgueilleux pour admettre que la contradiction vient de lui-même) ; il n'est pas l'homme que le luxe, les sciences et les arts peuvent contenter comme Voltaire ; et devant la société des philosophes qui ne craignent aucun tonnerre il clamera :

« Eh bien, moi, Messieurs, je crois en Dieu et je vous méprise ! »

Il avait besoin de Dieu et il avait soif de beauté. Un fou de l'imagination et du cœur. Mais n'y a-t-il pas les fous de la raison ?

Et voici, toute de grandeur et d'ennui, la silhouette de Chateaubriand, — l'inventeur de la mélancolie moderne. C'est lui le premier qui a vu, par-dessus les montagnes de l'humanisme et de la renaissance, les dimensions de ce Moyen-Age « énorme et délicat ». Lui qui reconnaît dans la nature un miroir et des symboles et qui exprime cette mélancolie de tout un siècle, ce noir dans l'âme d'un monde que ne saurait contenter le confort chanté par Voltaire et la philosophie des savants, parce qu'il pressent quelque chose de mieux dont il a faim, mais qu'il faut atteindre par des chemins ardu.

Hélas, dit René, je cherche un bien inconnu dont l'instinct me poursuit. Est-ce ma faute si je trouve partout des bornes, si ce qui est fini n'a pour moi aucune valeur ?...

... J'écoutais les chants mélancoliques du pâtre, qui me rappelaient que dans tout pays le chant naturel de l'homme est triste, même lorsqu'il exprime le bonheur. Notre cœur est un instrument incomplet, une lyre où il manque des cordes, et où nous sommes forcés de rendre les accents de la joie sur le ton consacré aux soupirs...

Hélas, je cherche un bien inconnu dont l'instinct me poursuit...

... Souvent j'ai suivi des yeux les oiseaux de passage qui volaient au-dessus de ma tête. Je me figurais les bords ignorés, les climats lointains où ils se rendent ; j'aurais voulu être sur

leurs ailes. Un secret instinct me tourmentait ; je sentais que je n'étais moi-même qu'un voyageur, mais une voix du ciel semblait me dire : Homme, la saison de ta migration n'est pas encore venue ; attends que le vent de la mort se lève, alors tu déploieras ton vol vers ces régions inconnues que ton cœur demande...

Ces lignes rendent étrangement le même son que celles de Baudelaire et d'Edgar Poë. Finie la quiétude du Mondain. Un autre monde commence. Désormais le ton est donné, du cœur insatisfait et de l'invitation au voyage.

La Nostalgie de l'Inconnu.

Il faut voir dans les romantiques autre chose que leurs cris désespérés et la démesure et la pose. Il faut voir cette faim et cette soif d'une vie meilleure, le désir du départ hors de cette terre où rien ne chante, encore que leur paradis perdu et leur terre promise fût volontairement très vague et aussi peu réelle que l'Utopie. Ils ont renoué la relation nécessaire entre le Beau et le Bien, ayant vu que l'esthétique seule ne constitue pas le bonheur et ne peut pas assouvir une âme.

Qu'importe le soleil ? Je n'attends rien des jours.
... Je ne demande rien à l'immense univers...
... Mais peut-être au-delà des bornes de sa sphère,
Lieux où le vrai soleil éclaire d'autres cieux...

(L'Isolement)

... Adore ici l'écho qu'adorait Pythagore ;
Prête avec lui l'oreille aux célestes concerts...

(Le Vallon)

Nous devons rappeler Musset pour sa souffrance et ce « départ dans un baiser pour un monde inconnu », et sa recherche fervente des « lieux où l'on oublie ». Douleur profanée sans doute, chemins éloignés du ciel véritable, mais tout de même, par échappées comme la foudre sur des collines, quelles lueurs éclatantes. Ainsi :

La joie a pour symbole une plante brisée...

L'homme est un apprenti, la douleur est son maître
Et nul ne se connaît tant qu'il n'a pas souffert...

Rien ne nous rend si grands qu'une grande douleur : ...

Dieu parle, il faut qu'on lui réponde...

Voilà découvert un monde nouveau, celui de l'âme humaine, dont la nature extérieure n'est qu'une pâle correspondance, et qui n'est lui-même qu'une fugitive image du ciel éternel.

Le Parnasse ou la Prison de l'Art.

Les mouvements de pensée s'entraînent ou se reposent, comme les vagues et les marées. Pendant que s'épanouissaient les chefs-d'œuvre romantiques, entre 1820 et 1850, Auguste Comte créait son cours de philosophie politique : sa fameuse loi des trois états, qui détrône successivement les dieux et l'intelligence métaphysique pour ne garder que la physique et qui, par une ironie du sort, dirait-on, s'accomplit pour lui en sens inverse lorsque, de la femme qu'il aime, il fait d'abord une abstraction idéale et finalement une déesse... Mais quand lui-même se sera perdu dans cette mystique de mauvais goût, sa philosophie positive aura imprégné l'esprit des savants et des poètes et, pour de longues années, éteint le flambeau de l'inspiration romantique. Observer, analyser, classifier, rien n'a plus de prix que cela. Les faits, les faits ! « De tous petits faits bien choisis, importants, significatifs : voici aujourd'hui la matière de toute science... »

Hélas, ces « tout petits faits bien choisis » ne laisseront bientôt plus de place à aucune pensée. Plus d'essence des choses, plus de substances, plus de causes, plus d'esprit : mais la matière éternelle qui évolue vers l'état organique, vers la sensation, vers la pensée ; rien que ce poudroïement d'atomes, cette file d'événements, ce faisceau de sensations qui se raccordent au hasard, produisant ce que nous avons pris dans notre naïveté pour la nature, notre âme et Dieu.

Au milieu de cette danse des atomes, le contentement béat de qui n'a pas à chercher quelque chose de mieux et qui trouve son cadre politique dans la grandeur terrestre du second Empire. La poésie, qui est images et création et désir, au milieu de ce borbier de sagesse humaine, comment pourrait-elle se sauver ? Elle se donne l'illusion de monter sur le Parnasse, et elle gémit en

réalité sous un tas de cadavres. Qu'on feuillette ce recueil de 1866 chez Lemerre, et qui contient les noms de T. Gautier, Leconte de l'Isle, J.-M. de Hérédia : « Ce n'est pas un concert à dilater le cœur ! »

Vraiment, quel pays de glace et de granit, quelles salles abandonnées du palais de Versailles, combien différentes de celles que rêvera pour son amour Baudelaire ! On leur pardonne cependant d'avoir habité ces froids paradis, puisque le positivisme ne leur laissait ni la dignité ni le loisir d'en rechercher d'autres ; ce qui nous déconcerte, c'est que là-dedans, ils ne soient plus, et lorsqu'une voix leur indiquait des chemins plus beaux, qu'ils se soient mis en colère, accusant le Nazaréen de troubler leur sommeil (v. Leconte de L'Isle, La Bête écarlate).

Comment oublier cependant cette sueur de sang qu'ils répandaient le long des veilles, tous ces forçats de la phrase ? On est toujours prisonnier ; et quand ce n'est pas de l'esprit, de la lettre. Tragique aventure de ceux qui croyaient n'avoir pas faim et qui pourtant se mouraient, de ces affamés qui ne cherchaient point la Beauté où elle est, mais dans la vanité des mots et des rythmes. Les mots ne sont que des signes, le rythme n'est que mesure. Mais le signe et la mesure sont de quelque chose. De quelqu'un. Hors de cela, « *omnia vanitas et idolorum servitus* »... « *Un son et point de voix* »... Ici commence, plus encore que dans l'apostasie ouverte des faux philosophes, cette hérésie qui sépare les mots de leur signification, de toute correspondance, de toute analogie, pour ne garder que l'ossature déserte. Il y a des squelettes bien proportionnés, il n'y a pas de beaux squelettes... Il faut un corps et une âme et ces yeux qui percent les mondes. Tant d'artistes ne se souviennent pas

« Qu'ils ont gardé la forme et l'essence divine » et ils continuent de frapper à une porte muette. Mais en voyant le bon Dieu,

De quels joujoux nous avons fait nos joies *
... et nos peines, Il aura pitié de ses pauvres enfants.

¹ *Coventry Patmore.*

Déjà, quelque lumière se lève. On attend un autre nom, sans doute, que celui de Sully Prudhomme. Pourtant, ne l'aimerions-nous point, qui vibra de cette philosophie humanitaire désolée sortie du positivisme ? N'est-ce pas lui le premier qui refait notre place entre deux firmaments et nous repeuple de désirs ? Pourquoi ne nous serait-il pas connu, cet homme plein de résonances profondes, qui ne put pas satisfaire son cœur en ciselant du granit ? Les titres de ses poèmes ne sont ni des émaux ni des trophées, mais des évocations infinies. Et il ne nous aurait pas laissé sa belle étude sur Pascal, que nous le reconnâtrions éternellement, à travers tous les positivismes, de la race des grands inquiets que ne remplissent point les faits et les phénomènes, ni même la perfection glacée d'un Parnasse. Il regarde au-delà, « Vers ce qu'on nomme l'invisible », où, purifiés, délivrés des phénomènes, mis en présence de la Beauté,

Les yeux qu'on ferme voient encore !

D'autres iront plus loin, nommeront le Crucifié qui rassasie, ramèneront la quatrième dimension qui manquait à notre globe. Nous arrivons à Baudelaire.

Mais ici, pour s'accomplir, l'art devait commencer par se renier lui-même. Il faut atteindre Dieu par d'autres chemins et redescendre de la montagne aux prairies de l'art. Sinon, c'est encore la défaite.

« Celui qui se fera scrutateur de la majesté (par une autre voie que la foi et l'amour) sera écrasé par la gloire. » Prov. XV)

(A suivre)

Marcel MICHELET